



Magyd Cherfi : *Ma part de Gaulois* (2016)

Intégration

Intégration ; Trahison ; Éducation ; Mère ; Émancipation ; Égalité ; Communauté ; Violence ; Cité ; France ; Ostracisation ; Fierté ; Jalousie



Date de publication originale : 2016

Pages : 259 p.

Langue d'écriture : Français. Œuvre traduite : Oui.

Suite : *La Part du Sarrasin* (2020)

Adaptation : Film

Récompenses : Prix du Parisien Magazine 2016 ; Prix des députés 2017 ; Prix Beur FM Méditerranée 2017 ; Prix des bibliothèques de Vic-Le-Fes 2017



©Polo Garat

Résumé :

Dans ce récit autobiographique, Magyd Cherfi revient sur son adolescence dans une cité de la banlieue toulousaine du début des années 1980. Fils d'immigrés algériens, Magyd grandit dans un environnement populaire marqué par les tensions sociales et le repli communautaire. À contre-courant des autres jeunes de sa cité qui valorisent la virilité, la rébellion ou la religion comme moyens d'émancipation, Magyd rêve de littérature, de mots, de (re)connaissance intellectuelle. Poussé par une mère ambitieuse, il prépare son bac avec sérieux, mais doit affronter le regard méfiant de ses pairs qui voient dans ses choix une forme de trahison : lire, écrire, s'éduquer c'est « faire le Gaulois » et se détourner de sa communauté. Tirailé entre loyauté envers les siens et désir



d'émancipation, le narrateur raconte avec franchise et humour le prix de l'intégration dans la France des années Mitterrand.

L'auteur :

Magyd Cherfi est un parolier, chanteur, compositeur, écrivain et acteur franco-algérien né le 4 novembre 1962 à Toulouse. Il grandit dans la cité des Izards, un quartier défavorisé des banlieues toulousaines, où il est très tôt confronté aux tensions sociales, au repli communautaire, mais aussi aux richesses de la culture populaire. Adolescent, il découvre la littérature et l'écriture comme moyen d'expression et d'émancipation, à contre-courant des attentes de son environnement. Dans les années 1980, il participe à la création de l'association culturelle « Vitecri » mêlant théâtre, vidéo, poésie, soutien scolaire et action citoyenne dans les quartiers. De cette dynamique naît le groupe Zebda, dont il est l'un des fondateurs et le principal parolier. Dans les années 1990, le groupe s'impose sur la scène musicale française avec des titres emblématiques comme *Tomber la chemise*. Avec Zebda, Magyd Cherfi défend une parole engagée et issue des banlieues avec humour, révolte et humanisme. Entre 2004 et 2008, Magyd Cherfi entreprend une carrière solo avant de retrouver Zebda de 2008 à 2015. Son parcours musical, récompensé par de nombreux prix, lui vaudra d'être nommé Chevalier de l'ordre des Arts et des Lettres en 1999 (puis Commandeur de l'ordre des Arts et des Lettres en 2017). Parallèlement à sa carrière musicale, il publie plusieurs recueils et récits autobiographiques dont *Livret de famille* (2004), *La Trempe* (2007), puis surtout *Ma Part de Gaulois* (2016). Ce livre rencontre un grand succès public et critique : il est sélectionné pour le prix Goncourt 2016, obtient plusieurs prix et est adapté au cinéma par Malik Chibane en 2024. Cette « part de gaulois » est ensuite suivie par *La Part du Sarrasin* (2020), tandis que 2024 voit paraître son premier roman : *La Vie de ma mère !* Magyd Cherfi intervient également dans des films, des documentaires, sur scène ou dans les médias. Il est aujourd'hui reconnu comme un artiste pluridisciplinaire dont le parcours, traversant les frontières entre musique, littérature et action culturelle, est toujours porté par une volonté d'exprimer la complexité des identités françaises contemporaines.



Intégration

« On t'aime pas ! murmurait l'écho des potes. On t'aime pas parce que tu nous ressembles et que tu cherches à pas nous ressembler. Tu cherches quoi avec tous ces mots que t'apprends ? [...] À chaque mot acquis, j'entendais : "T'es un traître, un traître à la cause, tu renies ta race et le Prophète." Les mots m'éloignaient » (p. 29). Ce petit passage, placé anecdotiquement au début du récit, renferme sans doute la raison d'être de cette œuvre tout à la fois documentaire et mémorielle, vindicative et justificative. Si le récit aborde différents thèmes comme les violences symboliques et sexistes, le racisme ordinaire et le repli communautaire, le fil rouge de l'œuvre reste essentiellement l'ostracisation et les conflits intérieurs vécus par les jeunes habitants « arabes » des cités trouvant dans l'éducation « républicaine » différents moyens d'émancipation. C'est le cas de Magyd, de Bija ou encore d'autres de leurs amis, représentants des enfants d'immigrés défavorisés et pris entre les feux de différentes communautés. Non sans humour et tendresse, dans *Ma part de Gaulois*, l'auteur « [s]e fait plume et [s]a haine, plutôt que des poings, [se] ser[t] d'un stylo » (p. 10). Très tôt dans le récit, Magyd Cherfi fait remarquer que, dès l'enfance, les différences culturelles entre la France et le Maghreb, notamment celles que l'on peut retrouver dans des aspects aussi anecdotiquement significatifs que le langage et les formules de politesse, sont élevées au rang de marqueurs identitaires avec lesquels il s'agit de ne pas transiger : « mes copains n'aimaient pas les "je te prie", "pardon" ou autre "s'il te plaît", qu'étaient pour eux des agressions verbales » (p. 16), explique Cherfi : « Ils vivaient la politesse comme une défaite et forçaient ma nature à esquinter la langue de Molière, à rejoindre les codes de leur colère. Et pan ! "Parle bien ta race", qu'ils disaient [...] "On est arabes" » (*ibid.*), enchaîne Cherfi, en usant ici d'une formule somme toute révélatrice. D'emblée, le simple fait de parler correctement la langue du pays d'accueil (voire d'origine), la langue française comme les Français, est perçu comme une trahison identitaire, comme une assimilation trop grande à la culture de l'autre¹. De la même manière (même si, *in fine*, l'obtention du baccalauréat par Magyd se révélera être un événement festif et notable dans la cité ; témoignage supplémentaire de l'attitude duelle des jeunes issus de l'immigration²), être un bon élève est directement réprimé par les violences physiques et verbales :

Dès le cours élémentaire on m'avait affublé du joli sobriquet de « pédale ». J'accumulais les bons points et à chaque bonne réponse, une baffe m'escagassait dans le couloir. – Hé les copains, le « Magyd de ses morts »

¹ Force est néanmoins de constater que, comme dans *Anatolia Rhapsody* (2014) du Belgo-turc Kenan Görgün, Cherfi souligne qu'il ne parle pas la même langue (au sens propre et figuré) que ses proches.

² « [F]igure-toi qu'il te dépasse, ce bac, j'y peux rien si ça fait respirer ta mère, pas ma faute si tu représentes un truc plus important que toi-même, assume-toi mon vieux. Oui j'estime que c'est un symbole qui mérite d'être fêté, t'es le premier bachelier de la cité, c'est important, j'y peux rien, ta famille a besoin que des choses soient réussies, ça, ça les fait avancer. Pense à tes sœurs. Ton petit ego de merde fourre-le-toi où je pense. » (p. 241)



il a eu un bon point. Et à la récré c'était un grand coup de pied au cul. – Tu les aimes les Français, pédé !
(p. 13)

Au travers du cas de son amie Bija, Magyd Cherfi souligne néanmoins que cette situation peut être plus dramatique encore pour les jeunes femmes des cités :

Elle [*i.e.* Bija] nous dirait plus tard, dans son lit d'hôpital, qu'ils s'étaient jetés sur elle pour la simple raison qu'elle lisait un livre. Père et frère d'une seule main l'avaient déchiquetée pour un bouquin. Ils l'avaient avertie maintes fois qu'ils ne voulaient plus la voir lire, ils avaient même jeté le moindre objet qui s'apparentait à des feuilles reliées. (p. 47)³

Si un homme semble n'être que vaguement un traître communautaire, la femme qui cherche à s'émanciper est pour sa part une traîtresse à de nombreux égards (p. 116). Toute forme de connaissance « intellectualisante » semble ainsi être associée à une trahison de sa condition d'origine. Si Cherfi est bien sûr très critique à l'égard de tels raisonnements et surtout de leurs conséquences, cela ne l'empêche pas de ponctuer ses désaccords de propositions d'explications. Suivant en cela l'état d'esprit de son amie Hélène – « Elle pouvait être insultée de la pire manière sans perdre l'idée que ça relevait d'un manque, d'une faille affective, une fêlure identitaire » (p. 96) – Magyd enjoint son amie Nadia – et à travers elle le lecteur – à toujours « se demander pourquoi quelqu'un fait des bêtises ou pourquoi telle ou telle personne n'a jamais appris à lire ou à écrire, toujours se demander pourquoi quelqu'un a des problèmes dans la vie » (p. 93). Il admet ainsi que l'aversion que les jeunes de la cité peuvent avoir pour les livres et la culture française provient partiellement d'une invisibilisation voire d'une diabolisation d'une part constitutive leur identité :

Les livres étant devenus une concentration de la douleur et la douleur un explosif instable, ils ont très vite symbolisé l'affront. Tous ces bouquins ne disaient rien de bien sur nous, ne nous éclairaient en rien sur le présent ni sur le passé et dessinaient un *no future* indigène. [...] Oui, les livres mettaient l'accent sur tout ce qui nous faisait défaut. On empêchait la civilisation de s'étendre. On était génétiquement coupables (p. 27-28).

Il évoque également une volonté ne voir personne s'échapper d'une condition que les précédents n'ont pas été en mesure de quitter :

– Ça sert à rien les filles, vous croyez quoi ? [dit Mounir] Que vous allez être ingénieur, z'en veulent pas des bougnoulettes. [...] – Mais quel imbécile, quel con, [dit Hakima] j'ai jamais entendu des conneries pareilles, mais s'y veut rester « bougnoule » comme il dit, qu'il le reste et qu'il laisse une chance aux autres ! Quel con. Y patine dans sa semoule et veut que tout le monde s'y noie, c'est ça ? [...] C'est ça les Arabes, quand y en a un qui tombe, tous les autres doivent suivre. (p. 116-117)⁴

En conclusion, dans ce récit autobiographique, Magyd Cherfi semble tout à la fois documenter et déplorer le repli et l'isolement identitaires des jeunes des cités. *Ma part de Gaulois* représente ainsi pour lui l'occasion de régler certains comptes avec ce qu'il sait néanmoins être des laissés pour

³ À un autre niveau, les violences faites aux femmes constituent l'objet principal du roman *La Voyeuse interdite* (1991) de Nina Bouraoui.

⁴ L'hypocrisie de la solidarité communautaire se retrouve explicitée en p. 12. On la retrouve également exprimée dans *Ti t'appelles Aïcha, pas Jouzifine !* (2008) de Mina Oualldhadj ou encore *Anatolia Rhapsody* (2014) de Kenan Görgün.



compte : si le récit lui permet de raconter, de justifier et d'amender – trois traits récurrents des écrits de la postmigration – sa quête identitaire passant ici par la « récupér[ation] de [s]a part de Gaulois » (p. 63) via l'éducation républicaine, Magyd Cherfi n'en reste pas moins lucide vis-à-vis des travers du jeu auquel il accepte de jouer :

Pendant ce temps, à l'école, j'entendais : – T'es français, tu as toute ta place, la République ne reconnaît que des citoyens, on ne trie pas selon la race, la couleur, ou la religion... Blablabla, ça faisait chaud au cœur mais putain, ce que ça sonnait faux... Mais j'étais dans leur escarcelle et c'est tout ce qui comptait. Je comblais des vides d'idéalistes, j'incarnais l'espoir de la fraternité de demain. Une République cosmopolite, mes couilles. Dans cette excroissance humaniste et factice j'ai été malin, j'ai fait semblant sans être tout à fait faux. (p. 24)

Et l'auteur, finalement, de simplement conclure son épilogue sur une note douce-amère de demi-victoire :

Au lieu de la grande révolution des quartiers ou du grand chambardement prolétarien, à défaut d'être le porte-parole des jeunes issus de l'immigration ou l'héritier métis d'un peuple des « Lumières », je suis devenu « moi ». Je me suis cru tiraillé, schizophrène et bancal, je ne l'étais pas plus que d'autres, sauf qu'habité par deux histoires qui se faisaient la guerre, deux familles hostiles, deux langues irrémédiablement opposées, me suis plu à être la victime expiatoire. Comme le monde s'ouvrait à moi j'ai fait de mon fardeau des ailes, de mes blessures un bouclier, de mes fêlures identitaires deux richesses dans lesquelles s'est engouffrée la seule idée qui vaille, l'universel. (p. 259)



Sélection d'œuvres littéraires

Livret de famille, Arles, Actes Sud, 2004.

La Trempe, Arles, Actes Sud, 2007.

La Part du Sarrasin, Arles, Actes Sud, 2020.

La Vie de ma mère !, Arles, Actes Sud, 2024.

Pour aller plus loin

Site officiel de l'auteur : <https://magydcherfi.com/>

Obergöker Timo, « Le Roman National à l'épreuve du Littéraire: Alexis Jenni, Jérôme Ferrari, Magyd Cherfi », *Nouvelles Études Francophones*, 2019 (34 :2), p. 99-115.